

- Interprète assidu de Ionesco dans “Le roi se meurt”, le comédien s’est éteint mercredi, à 96 ans.
- Des scènes à l’écran, une carrière d’exception, en force et en discrétion.

Michel Bouquet, humilité, intensité, longévité

Évocation Marie Baudet

Contemporain de Gérard Philipe au Conservatoire, Michel Bouquet fait ses premiers pas sur les planches en 1944 – après avoir été apprenti pâtissier, mécanicien dentiste ou manutentionnaire. Le théâtre est en quelque sorte un artisanat qu’il revendiquera toute sa vie. Et quelle vie eut ce jeune homme qui bientôt deviendra compagnon de Jean Anouilh puis de Jean Vilar au TNP (Théâtre national populaire) et au Festival d’Avignon.

Au gré des entretiens qu’il continuait d’accorder, affable et réservé, à la presse, le comédien se défendait de l’appellation de monstre sacré qui lui était si souvent accolée. Chaque personnage, découvert ou repris – tels Béranger dans *Le roi se meurt* de Ionesco ou Harpagon dans *L’Avare* de Molière, jalons de sa carrière –, était le fruit d’un travail assidu, humble et minutieux.

Ionesco et l’angoisse de la mort

Fin 2009, à la Comédie des Champs-Élysées, le comédien alors octogénaire reprend cette pièce phare de Ionesco, qui le verra monter 800 fois sur scène en vingt ans. Nous le rencontrons à cette occasion, en prélude à sa venue en Belgique au printemps suivant. Un entretien que nous reparcourons ici.

Alors qu’on souligne le sourire de gamin qui illuminait son visage sous les applaudissements, Michel Bouquet évoque la joie de servir Ionesco. L’auteur et l’acteur font connaissance au moment où celui-ci joue *Rhinocéros*, en 1961, sous la direction de Jean-Louis Barrault. Une longue relation s’installe, faite d’amitié et de profond respect.

“Il n’existe à mes yeux aucune écriture aussi personnelle, originale que la sienne, qui atteint en même temps un classicisme total. Il y a une folie dans son œuvre, mais surtout quelque chose qui fait tenir cette folie debout. Une langue absolument unique. Et des situations.” La situation: voilà ce que Michel Bouquet, au théâtre, place avant tout, bien au-dessus du texte lui-même. Et dans *Le roi se meurt* – référence absolue à l’heure où le comédien s’est éteint –, la situation première, c’est la mort qui arrive.

“Comment en parler? Que provoque-t-elle chez ce vieil homme? Eugène était travaillé depuis toujours par l’idée qu’il fallait disparaître. Avec cette pièce, il s’est en quelque sorte délivré de l’angoisse de la mort, l’a ridiculisée pour se permettre de l’accepter.” Ionesco en fait une farce qui, ajoutait Bouquet, “nous permet de supporter le fait qu’inévitablement la mort prend possession de nous”.

Se remettre en question Prenant à bras-le-corps ce rôle depuis 1994, et donc à des âges divers, le comédien a évolué dans son ap-

proche. “Souvent, j’ai commencé drolatique pour finir tragique: erreur, c’est tout à fait le contraire”, reconnaît en souriant ce vieux monsieur au regard perçant et au col boutonné haut, ce professionnel étranger à toute arrogance et capable à chaque représentation de se remettre en question.

L’intensité de Michel Bouquet en scène n’a d’égale que son humilité d’humain soucieux de faire bien et juste. Humilité sous laquelle pétillait une touche d’auto-dérision. “Ce sont les autres qui créent votre carrière, surtout pour un interprète.”

“Dans toutes les grandes œuvres de théâtre, le texte n’est là que comme un fil qu’on dévide pour en connaître davantage.”

Michel Bouquet

Qui a joué Camus trois fois, et Anouilh six. Anouilh qui, dit-il, faisait un “théâtre d’insectes” et “m’a le plus appris mon métier; m’a convaincu que ce n’est qu’en tenant la main

de l’auteur en entrant en scène qu’on a une chance de réussir. Inutile de regarder en soi. C’est différent au cinéma”...

Le théâtre serait-il un art majeur? Michel Bouquet place l’opéra au-dessus: “Il y a la musique – que je m’efforce de faire sentir dans le texte, même de prose. Un interprète s’efforce sur scène de faire exister le rythme brisé, cassé, qui le transforme.”

Avec une conviction amusée mais résolue, l’acteur affirme que “c’est l’interprète qui doit commander”. Les metteurs en scène, pointe-t-il, “ont le contrôle de la lumière, du rythme,

de la distribution, du décor: des atouts énormes; ils ne peuvent pas avoir en plus la domination de l’humain”.

Il ne parlait pas là que de son complice dans *Le roi se meurt* Georges Werler. “Le metteur en scène ne peut trouver le rythme qu’une fois qu’il a vu l’acteur en mouvement. Vilar, par exemple, observait beaucoup et donnait ensuite aux interprètes des indications en termes de kilomètres/heure. Et c’était juste, pour la pièce, a posteriori – pas avant.”

Passer entre l’auteur et le public

C’est ainsi que Michel Bouquet résumait sa fonction: “Ici, je suis moins là pour faire connaître le personnage du roi que pour faire entendre Eugène.” Ce rôle de passeur étant aussi, peut-être, l’une des clefs de sa formidable longévité. “Je suis bien parce que je suis avec mes auteurs. Ce sont mes dieux, je suis leur vassal. Pinter, Bernhard, Beckett, Ionesco, Molière, Diderot... J’ai une fascination pour eux.”

Cela, et la force du présent. “Dans le jeu, on est dans le moment. Pas d’arrière-pensée. C’est le plus dur: entrer nu, sans savoir, construire à mesure qu’on joue. [...] Il n’y a pas de préméditation possible avec un rôle: il faut subir. Il ne vous appartient pas, il n’est jamais pareil. Ce qui m’intéresse c’est de servir. Au théâtre, toutes les vérités sont dites, devant des gens qui attendent ça: c’est terrible, violent et beau. Et ça ne se produit ni à la Chambre des députés ni dans une chaire d’église. C’est pourquoi je m’efforce de respecter en toute honnêteté ce que je ressens.”